« Une science de nos jours ». Le rapport de Bon-Joseph Dacier sur la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut

Christian Décobert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/140>

DOI : 10.4000/ahrf.140

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2000

Pagination : 33-45

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Christian Décobert, « « Une science de nos jours ». Le rapport de Bon-Joseph Dacier sur la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 320 | avril-juin 2000, mis en ligne le 23 janvier 2006, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/140> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.140>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

« Une science de nos jours ». Le rapport de Bon-Joseph Dacier sur la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut

Christian Décobert

- 1 Bon-Joseph Dacier a signé, dans la série des *Rapports à l'Empereur*, le texte sur la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut¹, mais il n'en a écrit qu'une brève *Introduction*. Des commissaires ont été choisis pour rédiger les textes sur les différentes disciplines de la Classe, textes qui ont été simplement collationnés. Visconti pour la philologie et les Antiquités, Silvestre de Sacy pour les langues et littératures orientales, De Sainte-Croix pour l'histoire ancienne, Brial pour la diplomatie et l'histoire du Moyen Age, Lévesque pour l'histoire moderne, Gosselin pour la géographie ancienne, Pastoret pour la législation et Degérando pour la philosophie. Si les différents rédacteurs sont ici énumérés, c'est déjà pour signaler la place tout à fait considérable de l'histoire dans ce rapport à plusieurs mains, l'histoire qui, comme section, a trois rédacteurs, à quoi il faut ajouter les Antiquités et, largement, la géographie ancienne.
- 2 Or, bien que composite et mis au point dans la hâte², le rapport est d'une grande cohérence, puisqu'il situe résolument les autres disciplines, philologie et philosophie essentiellement, dans une relation formelle, théorique, à ce qui est effectivement central pour la Classe : l'investigation historique. Dacier parle de l'histoire comme d'un « centre connu »³, nous voudrions instruire une telle relation – qui donne ici à la philologie et à la philosophie un statut de sciences tutélaires – et appréhender ce qui fait que, au moins par les rédacteurs du présent rapport, ce centre qu'est l'histoire, puisqu'il est considéré comme connu, n'est pas interrogé dans ses pratiques. Dans son *Introduction*, Dacier ajoute que la science critique – il faut entendre par là l'appareil de régulation, plus que de vérification, de l'information historique, nous y reviendrons – est « une science de nos jours »⁴. Nous voudrions montrer que, pour Dacier et ses collègues de l'Institut, cette qualification prend valeur générale et peut s'appliquer à la

science historique et aux sciences qui lui sont proches. Pour cela, nous nous proposons d'interroger le rapport de l'intérieur, c'est-à-dire pour ce qu'il dit et non pas pour ce qu'il devrait dire s'il rendait réellement compte de la réalité de la pratique historique ou philosophique de son temps. C'est bien le décalage entre ce « dire » et un hypothétique « devoir dire » qui, en définitive, fait l'objet virtuel de cette intervention.

- 3 Mais le décor doit d'abord être planté. Alors que le rapport aurait dû mentionner et commenter tous les travaux réalisés depuis 1789 dans les sciences relevant de la compétence de la Classe, la période révolutionnaire est d'emblée considérée comme néfaste et nombre de ses productions sont reléguées dans l'oubli. Non pas qu'elle fût totalement improductive mais ce fut un moment de troubles : les « bruits de l'orage révolutionnaire » empêchaient que l'œuvre savante ne fût portée au public⁵. Mais surtout, les institutions savantes furent soit déstabilisées, soit démantelées : l'Académie fut menacée, les ordres religieux furent supprimés – au premier rang desquels il faut compter l'ordre des Bénédictins, dont l'œuvre de production historique fut si grande. L'hommage est appuyé : les moines de la Congrégation (dissoute) de Saint-Maur, notamment, « conservent les droits à la reconnaissance de la France lettrée »⁶ ; ils ont laissé inachevée une tâche immense qu'il est urgent de poursuivre⁷. Les éléments du décor sont là. C'est dans la continuité de production des Bénédictins que l'Institut se situe, et la période révolutionnaire, tumultueuse et destructrice, fut une grave parenthèse qu'il convient d'oublier. Après ce constat, le message à l'Empereur n'en devient que plus explicite : avant la Révolution, les Bénédictins avaient œuvré dans la paix et la durée, conditions nécessaires à une sereine activité, que l'Empire restaure cette paix espérée, qu'il nous laisse le temps et nous accorde les moyens dont ont joui les moines savants et nous, dans le cadre de l'Institut surtout, produirons ce dont vous vous ferez gloire. Donnez-nous les moyens d'une réclusion savante !
- 4 Mais si c'est dans la lignée de l'institution bénédictine que les historiens de l'Institut se placent, l'enjeu n'est pas seulement de décor, il est aussi d'action. Comme pour les Bénédictins, l'histoire est circonscrite à l'historiographie, comprise comme science des textes anciens. Son modèle est la diplomatique, l'entreprise hautement gratifiante d'exhumation des textes anciens dans les archives et les chartriers⁸ (lesquels lieux ont beaucoup souffert, est-ce martelé, des tumultes de la Révolution). Il s'agit donc pour l'Institut de poursuivre les éditions des *Recueils des historiens de France*, *Recueils des chartes et diplômes qui concernent l'histoire de France*, *Ordonnances des rois de France*⁹, *Recueils des historiens des croisades*¹⁰, etc.
- 5 L'histoire, prioritairement, est exhumation des textes anciens, elle les invente au sens archéologique, elle les met à disposition des hommes du présent pour qu'ils en fassent bon usage. Mais également elle les choisit, elle les met en situation. Nombre d'ouvrages d'histoire publiés sous les auspices de l'Institut entrent dans la collection des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*. Or les extraits sont par définition des morceaux choisis. Si l'on publie un ensemble d'extraits de Salluste, on procède à des coupures dans son œuvre, on choisit tel et tel morceau dans la mesure où on les croit représentatifs de la production de l'auteur, ou représentatifs de ce que l'auteur avait à décrire (c'est-à-dire qu'en l'occurrence l'extrait est, pour celui qui extrait, la pratique qui permet d'accéder au moins à l'essentiel, au plus vrai, au plus réel). En d'autres termes, la pratique de l'extrait a l'ambiguïté d'une médiation absente, une médiation qui ne se livre pas comme telle. Elle est sans explication (elle est une intervention qui ne dit rien, elle n'est pas un discours qui donne à penser, qui livre ce que l'on doit

penser de l'auteur ou de ce que l'auteur dit) ; elle ne permet d'avoir qu'un accès plus immédiat à la réalité à laquelle elle introduit. Or ceci est renforcé, et non atténué, par la présence de notices. En effet, les notices « ne sont ni des histoires en forme, ni des descriptions purement bibliographiques : ce sont des analyses où, en faisant connaître l'ouvrage, on saisit l'occasion de discuter et d'éclairer des points obscurs de l'histoire »¹¹. Ce qui veut dire que la notice qui introduit à l'extrait est simplement là pour que son accessibilité soit plus aisée, plus immédiate : la notice est mise en situation, elle est débrouillage des points obscurs, elle ouvre le chemin au texte reproduit, mais elle n'ouvre pas le sens du texte, celui-ci est intrinsèquement porteur de sens et ce sens est immédiat dans la simple lecture. Ainsi la notice n'est pas un outil de compréhension mais un outil d'accession. Au total, la pratique historique que trahissent les *Notices et extraits* expose d'abord son caractère minimal, voire minimaliste, dans la mesure où elle suppose que le sens de ce qui est exposé – le texte en premier lieu, mais aussi l'objet du texte, ce que le texte présente – est immédiat. La pratique historique consiste à rendre possible l'immédiateté du sens ; elle n'est en rien compréhensive, elle ne se veut pas une proposition de sens, une construction de sens, elle se veut une simple mise à disposition du sens.

- 6 L'un des exemples les plus significatifs de cette pratique de l'histoire est le célèbre ouvrage de l'abbé Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (1788)¹², lequel est un montage de textes liés ensemble par une fiction, celle du jeune Scythe Anacharsis qui, en la parcourant, nous fait connaître la Grèce. Une telle mise en scène, de l'étranger qui observe, recrée la distance que Barthélemy entretient avec son objet ; mais dans le même temps l'objet observé ne l'est pas par Anacharsis (par l'historien Barthélemy), puisqu'il n'est constitué que des productions historiques des Grecs. Aussi l'ouvrage de Barthélemy est-il la métaphore de la définition d'un objet historique comme seule mise à disposition et à distance de la fabrique¹³, certes diversifiée, plurivoque, d'une histoire ancienne (en l'occurrence, l'histoire des Grecs faite par eux-mêmes).
- 7 Un autre exemple est tout aussi parlant : la réécriture de l'*Examen critique des historiens d'Alexandre* par son auteur, le baron de Sainte-Croix¹⁴. Dans sa première édition, l'ouvrage était un essai d'évaluation de l'information que les différents biographes d'Alexandre, ou historiens l'évoquant, avaient apporté sur la connaissance du prince macédonien. Or la seconde édition, de 1804, modifie considérablement le texte et le divise en deux parties : d'abord une notice, telle qu'on a pu la définir à l'instant, c'est-à-dire au propre une mise en situation de ce qui suit, et ensuite une *Vie d'Alexandre* faite d'une enfilade de citations (« d'une extrême exactitude ») d'auteurs grecs. Encore une fois, la démarche historique devient, dans cette réécriture, l'avatar d'une construction d'objet qui ne se veut pas telle et qui ne prétend que permettre la contemplation d'un objet ancien, autochtone et construit.
- 8 Une telle vision de la pratique historique, idéale ici, même pour les rédacteurs de l'Institut, repose sur une définition spécifique du sens : sens toujours identique à lui-même dans la mesure où il est véhiculé dans un langage commun. Cette définition du sens est l'un des avatars de la « théorie de la représentation » que les logiciens de Port-Royal avaient élaborée et sur laquelle la pensée du XVIII^e siècle, celle d'une partie des encyclopédistes notamment, a largement fonctionné. En quelques mots, voici : l'hypothèse est que la relation entre langue et pensée est une constante ; les mécanismes de la pensée sont représentés par les formes d'expression, c'est-à-dire le langage ; la langue est support du langage ; ainsi se conçoit une logique de la

représentation qui définit – et distingue – des unités profondes sur lesquelles tout discours (toute expression de la pensée) se fonde ; de telles unités que l'on nommait « propositions » sont réalisables dans le discours (plan du langage) et représentables sous la forme d'un schéma syntaxique minimal et universel (sujet / prédicat : plan de la langue). Une Grammaire générale est alors possible qui « tient à la nature de la pensée même », qui est « la science raisonnée des principes immuables et généraux de la parole prononcée ou écrite dans toutes les langues », qui est « antérieure à toutes les langues, parce que ses principes sont d'une vérité éternelle et qu'ils ne supposent que la possibilité des langues »¹⁵.

- 9 À la fin du XVIII^e siècle, la logique de la représentation est devenue une sorte d'implicite, non seulement pour les grammairiens – ceux dont la Grammaire particulière « envisage l'application pratique des institutions arbitraires et usuelles d'une langue particulière aux principes généraux de la parole »¹⁶ – mais aussi pour les savants des humanités, pour lesquels elle prit valeur théorique. Elle permit notamment aux historiens dont nous parlons de penser le sens et de penser le vrai.
- 10 De penser le sens comme identique à lui-même. La pensée d'autrui (si nous continuons à prendre Salluste pour autrui), exprimée par son discours, est d'immédiate compréhension par le lecteur puisqu'elle repose sur des unités profondes universelles : une même syntaxe profonde rend compte chez Salluste et chez nos historiens de l'Institut d'un même sens. Le choix est alors permis d'extraire des morceaux d'une œuvre au sens obvie, choix de ce qui est le plus représentatif du vouloir dire, par exemple, d'un Salluste. Mais ce choix se veut discret, puisqu'il prétend ne pas impliquer l'existence d'un sens imposé par l'historien de l'Institut sur un texte de Salluste qui lui serait hétérogène. La seule condition à cette dissémination du sens, mais elle est impérative, est le bien écrire, ce que l'on considère comme écrire dans le respect de la langue. Le bien écrire, celui de Salluste en latin et de notre historien de l'Institut en français, permet au sens commun de voyager, d'être identifié, d'être identique à lui-même. Le mal écrire brouille, quant à lui, le sens, rend le discours opaque, lui fait perdre sa transparence et gêne sa traduction. C'est à ce point de flexion de la pratique historienne que la philologie entre en scène.
- 11 Et de penser le vrai comme immanent. Il semble de prime abord paradoxal que la science philologique, qui est alors très peu représentée à l'Institut, en nombre de savants et en quantité de travaux, soit l'objet d'un développement aussi ample, sous la plume de l'archéologue et antiquaire Visconti¹⁷. Le paradoxe n'est qu'apparent. C'est que la philologie est la science critique, à laquelle faisait allusion Dacier dans son *Introduction*, la science qui donne à voir comment le vrai, qui est le souci de l'historien, peut être atteint. La critique philologique a pour programme de restituer le *textus receptus*, l'originel d'un monument littéraire, d'un Salluste par exemple. Pour l'historien, l'originel c'est le vrai : en tant que l'originel est le bien écrit, il est l'expression non dénaturée, non déformée, du réel. Et c'est parce qu'il a accès au vrai que l'historien peut faire de la bonne histoire. Autrement dit, la pratique de l'historien consiste à établir, grâce à une critique rigoureuse des textes, le vrai texte ancien (d'un Salluste, par exemple) ; et puisque ce vrai texte *représente* un discours, de compréhension immédiate dans la mesure où il a un sens reconnu, il permet à l'historien d'avoir accès à ce que Salluste disait vraiment – le vrai texte est celui du vrai discours, au sens de discours véritable. Mais le vrai discours est également, et surtout, le discours vrai, au sens de discours qui exprime la vérité. La logique de la

représentation est ici poussée à l'extrême de ses implications : dans sa perfection le texte ancien dévoile le réel – si le réel est ce qui est pensé, le texte parfait d'un discours impeccable rend compte au plus près du réel. Visconti résume en une forte phrase ce propos : « Car c'est à la philologie qu'est due la critique, ce flambeau sans lequel l'histoire se perd dans la fable ou dans le roman. »¹⁸

- 12 Cette équation ultime, « vrai discours égale discours vrai », se fonde sur une certaine philosophie qu'il faut évoquer, même rapidement. Mais auparavant, quelques mots sur la philologie sont encore nécessaires.
- 13 Car la philologie a une autre tâche. Puisqu'elle est critique (elle discerne l'original du contrefait, le vrai du faux), elle produit du jugement. Mais elle n'offre pas seulement à l'historien un mode de jugement (comment discerner le vrai du faux), elle lui offre également un *principe* de jugement, c'est-à-dire une échelle de valeurs. Visconti, dont la contribution est à la fois limpide et évasive, ne dit mot sur le saut réflexif qui lui permet de décrire la critique à la fois comme *modus operandi* et comme production de valeurs exportables vers d'autres sciences que la philologie elle-même. Mais les matériaux de son texte apportent un début de réponse. La liste que Visconti établit des travaux philologiques montre que le champ d'application naturel de la philologie est l'Antiquité. Ou plutôt, le corpus des Antiquités. Or, les Antiquités ne sont pas ici considérées comme un objet à la fois total, limité, cohérent en soi, elles ne sont pas un objet philologique, elles sont prises, ensemble, comme un modèle. Modèle de goût, modèle de bien. La philologie sert ainsi à l'historien de cadre méthodologique mais aussi de principe fonctionnel puisque les sciences historiques sont pensées comme établissant un rapport très spécifique avec le passé antique (grec et romain), car ce passé, ce monde de l'ancien, est constitutif des valeurs du présent. Ce passé n'est en rien distant, hétérogène au présent, il est sa référence impérative.
- 14 Ce passé fondateur n'est qu'antique. Un autre passé, si l'on peut dire, n'aurait pas cette fonction essentielle. Visconti est formel, à propos de l'art : si les modèles de perfection, hérités des Grecs et des Romains, venaient à disparaître notre littérature s'égarerait. Et dans cette sinistre occurrence, les œuvres de Raphaël, du Titien, de Michel-Ange ne sauveraient aucunement les Beaux-Arts de la mort, puisque les Italiens de la Renaissance ont eux aussi subi « l'influence médiate » des Antiques¹⁹. Ce que dit Visconti de l'art est tout aussi vrai de l'histoire : les Arabes, par exemple, qui n'ont pas su ou pu s'adonner à l'étude des « antiques modèles du goût », ont fabriqué une historiographie qui « n'est qu'un ramas de contes puérils ou ridicules. »²⁰
- 15 Identité du sens à lui-même, immédiation du réel dans la transparence du discours, réalité fondatrice du discours référent, ces attendus, qui constituent le socle implicite de l'exposé de l'antiquaire Visconti, renvoient à une sorte de philosophie spontanée que la contribution de Degérando, pour clore le rapport de Dacier, expose allègrement. En cette période agitée, de lourde controverse parisienne (sur le sensualisme ou le matérialisme ontologique), de découverte de l'idéalisme allemand et de la révolution kantienne, Degérando, historien de la philosophie, auteur d'une remarquable *Histoire des systèmes de philosophie relativement aux principes de connaissances humaines* (1804), adopta la posture d'un retour conservatoire à quelques idées (apparemment) simples. Idées qui se situent dans un rapport d'évidente contiguïté avec celles que nous venons de rapporter brièvement.
- 16 L'objet déclaré de la philosophie, selon Degérando, est la connaissance de soi. Objet de toute philosophie, pourrait-on dire. Mais la connaissance de soi repose sur des vérités

« qu'elle met au jour »²¹. Ces vérités, Degérando les circonscrit lorsqu'il précise ce que l'on peut attendre de la philosophie : « Son principal objet est d'éclaircir les doutes, de rectifier les erreurs, d'ordonner les idées, de perfectionner les méthodes »²². Donc, la pratique philosophique est de trancher, de distinguer et, au total, de juger, elle est aussi de refuser le règne du doute, de procéder à l'ordonnancement des objets de pensée pour que nulle place ne soit permise au suspens, à la remise en question, à la désarticulation de la suite argumentaire qui gouverne toute pensée exprimée (articulée). C'est une philosophie du dépassement du doute dans la certitude que Degérando résume par ces quelques mots. Sa contribution, attentive, fouillée, pleine d'humeurs, affrontant dans l'ironie les théories ennemies, est une véritable systématique, qui décline les traits distinguant les philosophes « recommandables »²³ et ceux qui ne le sont pas. Les « non recommandables », quelles que soient en définitive leur singularité et leur avancée théorique (ce que Degérando reconnaît très volontiers, avec une « impartialité » non feinte)²⁴, ont en commun qu'ils s'attaquent à ce qui fonde la certitude espérée, soit qu'ils posent l'existence d'une intermédiation filtrante ou codifiante entre l'homme connaissant et l'objet connu (les sensualistes, par exemple), soit qu'ils s'interrogent sur les conditions mêmes de toute connaissance (Kant et les kantien, notamment).

- 17 Car ces vérités qui fondent une certitude attendue sont, ajoute Degérando, « tirées de notre propre nature »²⁵. Cette simple phrase est un double postulat. Sans qu'il définisse jamais ce qu'est « notre nature », c'est-à-dire la nature humaine, Degérando pose d'abord, par l'expression même, une identité de l'être humain à lui-même, une identité de l'homme à ce qu'il a été. Il pose ensuite (dans une suite logique) que des vérités, qui contribuent à la connaissance de soi, peuvent être acquises par la *seule* contemplation de la nature humaine. Il ne s'agit pas là de l'empirisme radical d'un Locke (dont les disciples, selon Degérando, sont des « sectateurs »)²⁶, mais bien plutôt du rationalisme innéiste hérité d'un Descartes (à peine évoqué, cependant, dans l'article)²⁷, qui reconnaît l'existence chez l'homme de principes irrécusables et évidents de connaissance. Principes qui seuls permettent la vraie connaissance ; seuls, c'est-à-dire à l'exclusion des sens, lesquels sens n'imposent qu'une vision déformée et surtout provisoire de la vérité – ce qui leur interdit le rôle d'intermédiation que dénonçait Degérando.
- 18 Le processus de connaissance de soi est historique, il est continu et puisé dans la tradition. Mais qu'est-ce que la tradition pour Degérando ? Le contraire de la révolution. La philosophie est « la science mère, dont les traditions se sont conservées au travers des erreurs, des exagérations contraires »²⁸. La tradition est le produit, qui se maintient égal à lui-même et dans le temps, de cette science mère. Mais la tradition peut ne pas être maintenue, lorsque ce qui relie la cause à l'effet dans le processus réflexif est rompu – et c'est bien ce qu'avait pratiqué Hume, dont le scepticisme méthodologique interrogeait une telle relation. Auquel cas, « les premiers principes de nos connaissances, leur certitude, leur réalité, la légitimité et l'étendue des droits de la raison, se trouvaient mis en question »²⁹. En d'autres termes, la tradition est un objet de connaissance, en tant qu'il est régi par le principe de certitude et transmis dans une pratique réflexive non interrogée. Plus que Hume encore, Kant, à la fois fascinant et exécré, a commis, aux yeux de Degérando, cet acte – « d'irruption violente »³⁰ – d'interrogation sur les conditions de réalisation de cette relation entre cause et effet.

- 19 Le rapport de Dacier s'ouvrait sur la philologie, il se ferme sur la philosophie. Il se clôt, dirait-on, sur une mise en scène du travail philosophique qui offre à l'investigation philologique, telle qu'on la décrite, un fondement épistémologique « suffisant », et que l'on pourra résumer ainsi : de la capacité de l'individu à connaître ce qui est vrai, de la réalité d'une connaissance directe, de la nécessité de connaître un passé qui produit sans discontinuité le présent. Mais revenons à l'histoire. À l'horizon de la connaissance des textes anciens, l'histoire, selon le rapport de Dacier, se cale dans cette niche théorique que lui ont aménagée avec grâce une philologie et une philosophie fixistes et fondamentalistes, attachées passionnément à la fixité de l'être et à la présence à soi du fondement ancien.
- 20 Cette histoire, précisément, s'oppose à celle que des philosophes, ceux des Lumières, ont promue durant les décennies qui précédaient la Révolution, à une histoire philosophique que De Sainte-Croix, Brial et Lévesque passent soigneusement sous silence. Cette histoire philosophique se veut une construction narrative sur le passé mais en référence au temps présent, qui interroge le passé (ou, plus largement, le lointain) en fonction des préoccupations présentes (de maintenant ou d'ici). L'historiographie produite par les Lumières s'attachait aux origines des nations, à la légitimité des pouvoirs, aux fondements des relations sociales dans la stricte mesure où ceux-ci faisaient question. Dans le rapport de Dacier, l'absence des hommes des Lumières, comme de l'*Encyclopédie*, est criante ; et si Montesquieu et Voltaire sont rapidement évoqués au début de l'article sur l'histoire comme des écrivains « distingués », il est aussitôt ajouté qu'ils furent « célèbres par tant d'autres succès »³¹. Traduisons : des écrivains tels que Montesquieu et Voltaire se sont tâtés à l'histoire, mais ce n'est pour le moins pas elle qui les rendit célèbres... Ceci étant, les rédacteurs ne s'y trompaient pas, c'est bien une autre philosophie – une philosophie de la mobilité de la règle, de la diversité de l'être – qui les a fait produire une autre histoire et c'est bien comme philosophes, premièrement, qu'ils furent reconnus. Mais dans le contexte très contemporain de l'Empire, cette histoire que se prend à défendre l'Institut nie farouchement celle d'un Volney. Son nom n'apparaît nulle part dans le *Rapport de Dacier*. L'homme est ignoré. Est ignoré son célèbre cours à l'École normale, est ignoré son fameux ouvrage, de 1791, *Les ruines, ou méditations sur les révolutions des empires*. Et ce n'est certainement pas parce qu'il est opposé à la politique impériale que Volney est ostensiblement oublié – ses amis du groupe des Idéologues, les Destutt de Tracy, Cabanis, Garat, Daunou, que Napoléon détestait tant, sont bien mentionnés dans le rapport de Dacier. C'est que Volney, dans son travail d'historien spécifiquement, s'oppose pied à pied à ce que l'Institut veut représenter.
- 21 Comme les historiens des Lumières, Volney n'interroge pas seulement le passé ; selon l'objet qu'il se donne, le présent lui est tout autant un matériau historique que le passé. Ce à quoi se refuse l'Institut. Il n'y a pas mention, dans le rapport, de travaux d'histoire du temps présent. À deux exceptions près, mais sont-elles vraiment des exceptions ? L'*Histoire de France depuis la révolution de 1789*³² de Toulangeon est effectivement louée, comme étant l'œuvre d'un homme modéré et aimant le vrai, mais le commentaire est éclairant : « Son ouvrage doit intéresser les contemporains curieux de se rappeler les moindres détails des événements dont ils ont été témoins, et il aura dans l'avenir pour lecteurs les hommes avides de la connaissance détaillée du passé. » Au présent, Toulangeon est narrateur de ce qui est connu, mais dans l'avenir il sera historien puisqu'il informera sur le passé. De même, le *Tableau historique et politique de l'Europe*

depuis 1786 jusqu'en 1796, de Ségur, est considéré comme une belle œuvre, qui sait aller à l'essentiel, dans une concision sans sécheresse, mais le commentaire est encore plus tranchant : « Cet ouvrage [...] semble consacré surtout à la postérité. Les générations à venir aimeront à y trouver les faits libres de tous les détails auxquels elles ne prendront plus d'intérêt »³³. On n'est historien que du passé.

- 22 Et, encore une fois, on n'écrit pas l'histoire du passé à partir d'interrogations présentes. L'équivoque de cette assertion devient évidente lorsqu'il est question de jugement moral porté sur les peuples anciens, essentiellement les Grecs et les Romains. On l'a vu, l'histoire, en tant qu'elle est une historiographie, est prise comme une mise à la disposition des lecteurs (hommes du présent) les textes anciens pour qu'ils en fassent bon usage. Cet usage est, pour les rapporteurs de l'Institut, moral : l'histoire fait revivre aux hommes du présent les valeurs du passé. Valeurs fondatrices, exemplaires : l'on juge le présent à partir des valeurs du passé, et non l'inverse.
- 23 Mais que dire, en l'occurrence, de l'ouvrage de Lévesque, *Histoire critique de la république romaine* ? Le projet de l'auteur, tel qu'il est présenté par son collègue De Sainte-Croix³⁴, a été de mettre en lumière la perfidie et la cruauté de la politique romaine durant la République, de dénoncer les crimes que les Romains avaient alors « érigés en vertus », au nom d'un « amour fanatique de la liberté ». Nous venons de le voir, l'histoire est morale dans la mesure où elle permet de juger le présent à partir des valeurs du passé, valeurs que les historiens exhument et présentent à leurs contemporains ; mais assurément, suggère Lévesque, il y a des peuples du passé qui ont vécu contre leurs propres valeurs, sinon il ne serait pas permis à l'historien de les dénoncer. Les Romains de la République ont agi contre les valeurs du droit et de la justice rigoureuse, celles-là mêmes qui ont fait d'eux des modèles pour aujourd'hui. L'argument se tient. Le problème est qu'il est vicié, et que l'intention réelle de Lévesque est transparente. Ne lit-on pas, quelques pages plus loin, à propos de la Révolution, que « toute liberté fut comprimée au nom de la liberté »³⁵. L'attaque de la République romaine n'est-elle pas, sous le voile de la distance historique, une attaque de la République française ? On aurait peine à nier l'ambiguïté du trait. Mais alors, Lévesque ne se prend-il pas à juger le passé romain à partir de valeurs que présentement il croit être celles de ce passé ? N'est-ce pas un flagrant délit de projection sur le passé de valeurs (la limitation de la liberté, notamment) auxquelles il entend souscrire pour son temps ? À question naïve, réponse évidente.
- 24 Mais l'illusion est tenace : à preuve, lorsque De Sainte-Croix dit de Mitford, auteur de *l'Histoire de la Grèce*, que « quoiqu'il s'annonce libre de préjugés, on peut lui reprocher de tout juger d'après les opinions de son siècle et de son pays »³⁶. Il est vrai que Mitford était anglais, et non français...
- 25 Pour conclure sur l'histoire et ses entours théoriques, présentons la contribution de Silvestre de Sacy sur les langues et littératures orientales³⁷ (tout au moins ce qui touche à l'histoire des peuples musulmans, qui en est une bonne part) parce que cet article, rassemblant presque tous ses traits, résume l'ensemble du rapport³⁸.
- 26 L'orientalisme, au moment de la Révolution, est marqué par deux courants qui se sont développés au long du XVIII^e siècle. Le courant missionnaire, dont le motif privilégié est la controverse, avec ses *Réfutations du Coran*, *Biographies du faux prophète*, etc. Silvestre de Sacy mentionne ces ouvrages. Il y a le courant issu de Port-Royal, qui suppose l'autonomie disciplinaire de l'orientalisme, et la contribution de Silvestre de Sacy illustre bien la richesse du matériau que cette volonté d'autonomie a suscité.

- 27 Pour autant, la controverse n'a pas disparu, mais elle s'est apaisée, elle s'est faite historienne, scientifique. La production dans le domaine de la dogmatique est désormais « géologique », en ce sens que ce qui est mis en avant par les savants est de plus en plus défini en termes de substrat ou d'emprunt, d'influence, ce qui explique les ressemblances et les dissemblances entre nations ou peuples, et donc les écarts, les déviances, etc. Les orientalistes allemands de la fin du XVIII^e siècle sont très conscients de la nécessité d'un travail géologique sur l'islam, de son urgence même, mais Silvestre de Sacy n'en fait guère mention. Surtout, il passe sous silence ce qui commence à bouleverser le champ disciplinaire – et qu'il connaît très bien, par ailleurs –, c'est-à-dire l'invention d'une herméneutique des textes, des Textes sacrés prioritairement.
- 28 Silvestre de Sacy parle autrement. Il considère deux types de travaux historiques. Le premier type a pour corpus les antiquités musulmanes, les inventions archéologiques. De la production européenne, il ne mentionne aucun des travaux de synthèse qui font, notamment, le renom de l'Allemagne. Il ne fait état que des travaux de recension, de catalogage, en numismatique et en épigraphie. Et le matériau, numismatique, par exemple, est compté pour être rapproché d'un autre matériau, écrit celui-là : tel texte arabe traitant de numismatique. Le rapport que Silvestre de Sacy entretient avec le matériau archéologique est immédiat, de stricte reconnaissance et d'intégration dans un système non pas tant autochtone que naturel. Et l'intrusion du matériau littéraire (le traité de Maqrîzî sur les monnaies, par exemple)³⁹, rapproché du matériau archéologique (une collection de monnaies), permet de mettre en évidence l'adéquation entre une logique des faits (située par le matériau archéologique) et la logique de la pensée (signifiée par le matériau littéraire). Ce matériau archéologique entre, bien sûr, dans une histoire, mais elle n'est pas une histoire comme discours élaboré et compréhensif de l'historien, elle est une histoire comme constat du développement d'une logique naturelle, puisqu'elle rend compte à la fois des faits et d'une pensée ancienne.
- 29 Le deuxième type de travaux historiques s'attache à l'édition et à la traduction des historiens arabes. Explicitement, Silvestre de Sacy évoque la discipline bénédictine comme exemple ; il fut d'ailleurs lui-même instruit à cette école, puisque son maître était Dom Berthereau, de Saint-Maur, qui élabora les fameux *Recueils des historiens orientaux des Croisades*. Le texte ancien, édité dans sa forme originelle, voire traduit, vaut en lui-même. Il ne vaut pas d'être commenté, expliqué – dans sa logique naturelle il est immédiatement intelligible. Silvestre de Sacy reconstruit une histoire plane, distante, il s'efface devant l'historiographie arabe, et autorise son effacement par le principe de raison qui gouverne cette historiographie. Pour exemple, les célèbres *Mémoires sur la propriété territoriale*, que Silvestre de Sacy publiera en 1815, 1821 et 1824, sont une série d'extraits, série qui s'allongeait peu à peu à mesure que des matériaux nouveaux étaient exhumés⁴⁰.
- 30 Au total, Silvestre de Sacy laisse de côté deux grands domaines : les ouvrages de synthèse historique, on l'a vu, mais aussi les ouvrages traitant du religieux. Il y a pourtant une exception de poids. Silvestre de Sacy fait mention d'un ouvrage qu'il prépare sur l'*Histoire de la religion des Druzes*⁴¹. Ce travail, il mettra trente ans à l'achever, il ne le fera paraître qu'en 1838. Œuvre remarquable, d'une grande utilité aujourd'hui encore. Il est le seul ouvrage d'histoire religieuse que Silvestre mentionne dans son article. Est-ce l'exception qui confirme la règle ? Certainement. Car qu'est-ce que la religion druze pour lui ? Quant au dogme, ce n'est ni le sunnisme ni le chiisme, mais

une fraction refusée du chiisme ; il s'agit d'une aberration, fondée sur le culte d'un calife fou et sanguinaire (le Fatimide al-Hâkim, 985-1021). Les Druzes sont, eux, minoritaires, rejetés, excentriques. Dans le constat de l'altérité, le propos de l'historien Silvestre de Sacy est d'abord de dénonciation, d'indignation et ensuite d'explication, de compréhension des faits et des croyances. Une histoire narrative est nécessaire parce qu'il faut rétablir une logique : imposer une logique à des faits qui semblaient la nier. C'est quand la logique naturelle fait défaut que l'histoire comme construction narrative s'impose. Voilà bien l'exception qui confirme la règle.

- 31 Pour finir brièvement : une « science de nos jours » ? Certes, si l'on comprend que l'Institut est alors la forteresse à partir de laquelle s'est engagée la lutte contre les Lumières, contre l'herméneutique, contre les premiers essais d'une histoire compréhensive.

NOTES

1.Nous utiliserons ici la réédition de ces Rapports à l'Empereur. *Rapports à l'Empereur sur le progrès des sciences des lettres et des arts depuis 1789*, IV ; Bon-Joseph Dacier, *Histoire et littérature ancienne*, présentations et notes sous la direction de F. Hartog, Paris, 1989. Ci-après : *Rapport Dacier*.

2.Voir la présentation de F. Hartog, *Rapport Dacier*, pp. 13-16.

3.*Rapport Dacier*, p. 21.

4.*Ibid.*, p. 21.

5.*Ibid.*, p. 156.

6.*Ibid.*, pp. 172-173.

7.*Ibid.*, p. 169, p. 170.

8.*Rapport Dacier*, p. 161.

9.*Ibid.*, p. 169.

10.*Ibid.*, p. 172.

11.*Ibid.*, p. 164.

12.*Rapport Dacier*, p. 69, pp. 156-157.

13.Fabrique : manière dont un objet est fabriqué.

14.*Rapport Dacier*, p. 157.

15.*Encyclopédie*, art. « Grammaire », cité par M. Arrivé & J.-C. Chevallier, *La grammaire. Lectures*, Paris, 1970, pp. 63-85. Voir la *Grammaire générale* de Nicolas Beauzée, parue en 1767, longtemps après celle des logiciens de Port-Royal Arnaud et Nicole, de 1660.

16.*Ibid.*

17.*Rapport Dacier*, pp. 40-66. Il s'agit du premier chapitre du rapport.

18.*Ibid.*, p. 41.

19.*Rapport Dacier*, p. 40.

20.*Ibid.*, p. 42.

21.*Ibid.*, p. 240.

22.*Rapport Dacier*, p. 240.

23.*Ibid.*, p. 249.

24. *Ibid.*, p. 240.
25. *Ibid.*, p. 240.
26. *Ibid.*, p. 249.
27. *Ibid.*, p. 238.
28. *Rapport Dacier*, p. 238.
29. *Ibid.*, p. 241.
30. *Ibid.*, p. 244. Sur Kant, voir pp. 242-247.
31. *Ibid.*, p. 154.
32. *Rapport Dacier*, p. 181. L'œuvre n'est alors pas achevée, trois volumes ont paru.
33. *Ibid.*, p. 181.
34. *Rapport Dacier*, p. 158.
35. *Ibid.*, p. 175, sous la plume de Lévesque lui-même. La phrase est d'ailleurs reprise, mot pour mot, dans l'Introduction de Dacier, p. 30 : elle n'en est que plus emblématique.
36. *Ibid.*, p. 159.
37. *Ibid.*, pp. 107-145.
38. Pour une étude plus détaillée, Ch. Décobert, "L'orientalisme, des Lumières à la Révolution, selon Silvestre de Sacy », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 52-53, 1989, pp. 49-62.
39. *Rapport Dacier*, p. 123.
40. Ces Mémoires sont bien conçus comme une succession, ils s'appellent *Mémoire sur la nature et les révolutions du droit de propriété territoriale en Égypte depuis la conquête de ce pays par les Musulmans jusqu'à l'expédition des Français*, *Second mémoire sur la nature...*, *Troisième et dernier mémoire sur la nature...*
41. *Rapport Dacier*, p. 119.

RÉSUMÉS

Bien que composite, le rapport signé de Bon-Joseph Dacier sur la Classe d'histoire et de littérature de l'Institut est d'une grande cohérence. Entre philologie et philosophie, l'histoire y est circonscrite à l'historiographie, à une science des textes anciens en tant que ceux-ci expriment le réel, sans la médiation de l'imposition d'un sens qui leur serait extérieur. La contribution de Silvestre de Sacy, sur les langues et littératures orientales est, à ce propos, exemplaire de l'ensemble du rapport.

«A Science of Our Times»: Bon-Joseph Dacier's Report on the History and Ancient Literature Class at the Institut.

Although a composite mix, the report signed Bon-Joseph Dacier on the History and Literature Class of the Institut is very consistent. In between philology and philosophy, history is confined to historiography, a science of ancient texts deemed to express reality, without the mediation of any meaning imposed from without. The contribution by Silvestre de Sacy on Oriental Languages and Literatures is in this respect symptomatic of the report as a whole.

INDEX

Mots-clés : rapports à l'Empereur, histoire, littérature ancienne, Dacier, orientalisme

AUTEUR

CHRISTIAN DÉCOBERT

Directeur de recherche au CNRS, Centre d'études interdisciplinaires des faits religieux
(CEIFR, URA 1733)